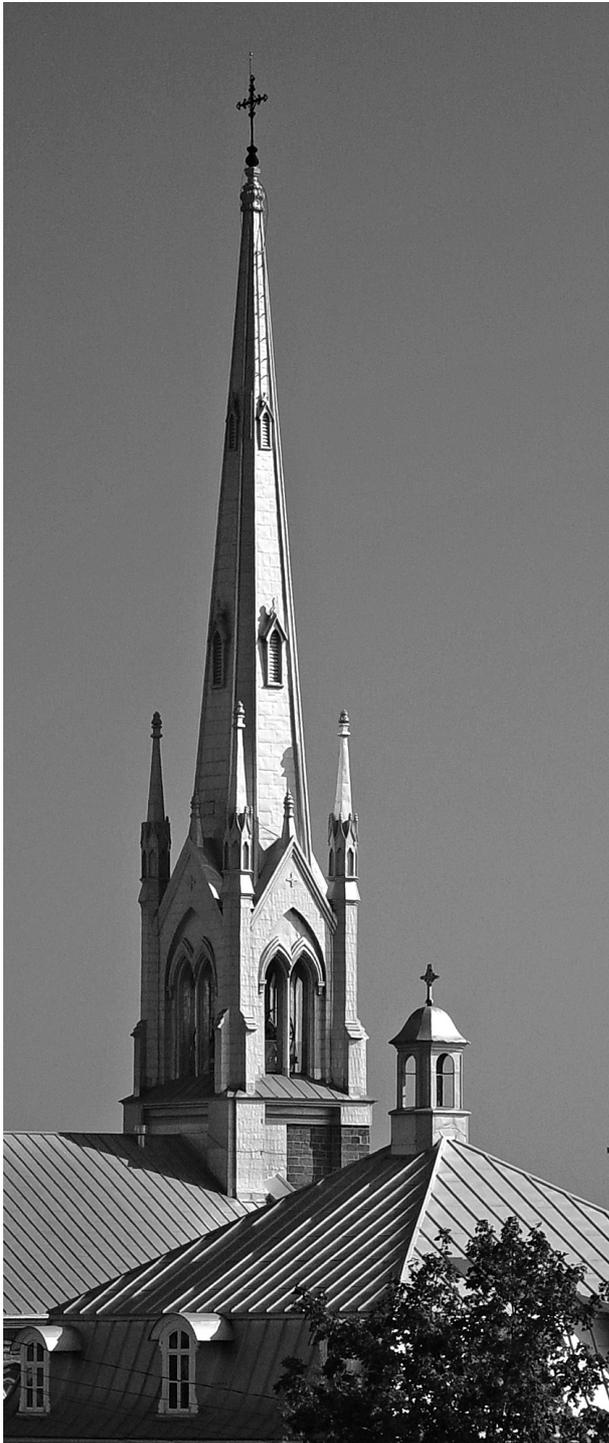


## DES VIEILLES PIERRES RACONTENT...



**A** TRAVERS LES SIÈCLES, L'ARCHITECTURE S'EST toujours révélée un reflet sensible de la société qui l'engendrait, de son dynamisme et de ses valeurs. Le patrimoine architectural de Sillery ne fait pas exception : il est riche de bâtiments de tradition française, canadienne, anglaise et américaine.

Écoutons ses vieilles pierres raconter la vie et l'œuvre de personnages qui ont laissé une empreinte déterminante sur notre histoire.

Le clocher de l'église Saint-Michel et sa flèche effilée ont été conçus par Joseph-Ferdinand Peachy en 1880.

Le clocheton de la vieille école Saint-Colomb (1874)

Façade nord de la maison des Jésuites, de tradition rurale française  
C'est ici, sur le chemin du Foulon, que les missionnaires ont tenté d'évangéliser les Amérindiens de 1638 à 1689.



Façade sud de la maison des Jésuites, de traditions géorgienne et anglo-américaine

## LA TRADITION FRANÇAISE

Les archives indiquent qu'il n'y aurait eu à Sillery que six bâtiments de pierre sous le régime français : la maison des Jésuites, l'hôpital des Hospitalières augustines, la maison Dobell, la maison du seigneur Pierre de Puiseaux\*, la maison Saint-Michel et la villa Samos. Il ne reste aujourd'hui que la maison des Jésuites et la maison Dobell.

### *La maison des Jésuites*

La maison des Jésuites incarne – on le voit avec ses deux visages – les rivalités entre deux nations qui ont cherché à s'appropriier un continent.

Son architecture d'origine demeure à ce jour une énigme parce que les Jésuites n'en ont laissé aucune description ni aucun dessin. Ils n'indiquent que ses dimensions dans *L'Aveu et dénombrement* de 1733, lesquelles correspondent approximativement à celles de la maison actuelle. Ce bâtiment de 1733 représente-t-il celui de 1660 qui a été élevé à la suite de l'incendie de la première maison en 1657? Rien ne permet de l'affirmer avec certitude; par ailleurs aucun document ne mentionne une reconstruction subséquente.

*\* Il semble que la maison de Pierre de Puiseaux ait été abandonnée aussitôt le retour de celui-ci en France. Les dernières pierres sont disparues avec la construction du boulevard Champlain dans les années 1960.*

Quoi qu'il en soit, l'architecture initiale de la maison des Jésuites était sans aucun doute de tradition rurale française, comme le révèle sa façade nord donnant sur le jardin : celle-ci s'élève sur un étage et demi et le versant abrupt de son toit possède plusieurs lucarnes. Sous le régime français, les deux versants devaient être identiques. Mais la maison que nous connaissons aujourd'hui présente des plans inclinés fort différents. D'où vient cette asymétrie ?

Après la Conquête, les Jésuites louent leur maison à John Taylor Bondfield, à condition qu'il répare les dommages causés par les bombardements. Non seulement Taylor s'acquittera-t-il de son engagement, mais il transformera la façade sud de la maison en l'exhaussant d'un étage. Il construira en outre une cheminée dans chacun des murs pignons, couvrira les murs extérieurs de lattes de bois et ajoutera un portique ainsi que des volets aux fenêtres. Avec un second étage à l'avant, la maison se retrouve coiffée d'un toit avec des versants asymétriques, à la manière des maisons coloniales anglo-américaines de type *salt box*.

L'asymétrie des ouvertures en façade caractérisait les maisons rurales de la Nouvelle-France comme l'illustre bien la maison Dobell, que nous examinerons un peu plus loin. John Taylor Bondfield a soustrait ce trait distinctif de la maison des Jésuites et lui a donné une façade symétrique avec des baies placées de chaque côté d'une porte d'entrée en plein centre.

#### *Le modèle canadien*

La maison rurale de tradition française se modifie à partir des années 1830 sous l'influence du Néoclassicisme et du style Regency. De cette évolution émane dans les années 1850 le modèle canadien.



Maison «canadienne» sur le chemin du Foulon (Thérèse Moisan, 2004, gracieuseté de l'artiste)

La maison canadienne se distingue par son toit incurvé de faible pente avec larmier, par le centrage de sa porte d'entrée, la symétrie de ses fenêtres verticales à carreaux ou encore par sa galerie et son avant-toit. Simple et élégante, elle s'apparente souvent à un cottage ou à une villa issue du mouvement pittoresque.

Avec la maison canadienne, le bois se substituera à la pierre qui avait été généralement utilisée sous le régime français. Par ailleurs, l'influence anglo-saxonne entraînera l'introduction progressive de la brique. Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, plusieurs briqueteries voient le jour. L'utilisation de ce matériau est parfois rehaussé d'éléments décoratifs constitués de briques écossaises.

### *Une écrivaine anglaise à la maison des Jésuites*

Au lendemain de la prise de Québec, la Grande-Bretagne établit une garnison de 7000 hommes dans la ville. Le révérend John Brooke, qui était aumônier des forces britanniques en Amérique du Nord depuis 1757, en devient le chapelain. Son épouse Frances Moore Brooke l'y rejoint en 1763.

Réputée femme de lettres dans l'Angleterre du 18<sup>e</sup> siècle, Frances passe ses vacances estivales (1763 à 1768) dans la maison des Jésuites. L'écrivaine choisira ce lieu comme cadre de son roman épistolaire *The History of Emily*

Emily Montague's House  
at Sillery Cove  
(James Pattison Cockburn, 1829,  
Royal Ontario Museum, 942.48.34)



*Montague*. Elle en donne cette description dans une lettre qu'Arabella Fermor envoie à son amie Miss Rivers :

Je vis en ce moment dans une très jolie ferme sur les berges du Saint-Laurent; la maison se dresse au pied d'une montagne abrupte couverte d'une variété d'arbres, formant un mur incliné verdoyant, lequel s'élève en une sorte de confusion régulière, «une ombre au-dessus d'une ombre, un théâtre boisé». Elle possède devant ce noble fleuve, sur lequel les navires circulent continuellement pour le plaisir de la vue, le plus charmant tableau mobile qu'on puisse imaginer; je n'ai jamais vu un endroit qui inspire si bien cette lassitude agréable, cette invitation divine à se balader, qu'il n'est pas inapproprié de nommer «indolence luxueuse de la campagne». Je me propose de construire ici même un temple à la charmante déesse de la fainéantise<sup>1</sup>. (Traduction de l'auteure)

L'ouvrage intitulé *The History of Emily Montague* paraît à Londres en 1769. Il est traduit en français sous le titre *Voyage dans le Canada ou Histoire de Miss Montaigne* et publié à Paris en 1809. Le roman de Frances Brooke Moore connaîtra plusieurs rééditions en Europe, mais ne sera publié au Canada qu'en 1930, à Ottawa.

Au-delà d'une intrigue sentimentale, Frances Moore Brooke raconte son séjour en terre canadienne en y intégrant des observations sur la société, la politique et la religion. Elle fait découvrir le pays et les mœurs de ses habitants aux Européens.

*The History of Emily Montague* est considéré comme le premier roman canadien.

#### *Une brasserie, une maison de commerce*

William Hullett loue le domaine des Jésuites en 1794. Il cultive le houblon et fabrique de la bière dans les bâtiments de la ferme pendant une vingtaine d'années. Le domaine des Jésuites sera ensuite occupé par différents locataires jusqu'à 1838. Le marchand de bois Henry Le Mesurier ouvre alors un chantier pour l'exportation du bois et y installe ses bureaux. En 1853, son fils Henry en devient propriétaire. Le domaine des Jésuites passe ensuite aux marchands Richard Reed Dobell et Thomas Beckett. La famille Dobell le conservera jusqu'en 1946<sup>2</sup>.

Aujourd'hui propriété de la ville de Québec, la maison des Jésuites constitue un point de repère essentiel de l'œuvre des missionnaires et de l'époque de l'industrie du bois.

#### *La maison Dobell*

La date précise de la construction de cette maison de tradition française est inconnue. Les informations que nous possédons proviennent de *l'Aveu et dénombrement* de 1733 : en plus de mentionner les dimensions de leur maison,



Maison Dobell  
(début 18<sup>e</sup> siècle)  
Ce bâtiment a été ainsi nommé  
en référence à cette famille  
qui en aura été propriétaire  
le plus longtemps, pendant plus  
de 80 ans.

les Jésuites signalent l'existence d'un bâtiment de ferme, d'une grange-étable et d'une chapelle. On se souviendra que les Jésuites avaient donné leur domaine en fermage après avoir quitté la mission Saint-Joseph. Auraient-ils fait construire la maison pour y loger leur régisseur? Nul ne le sait!

Le bâtiment se caractérise par sa grande simplicité. Il est fortement ancré au sol, sans cave; ce trait particulier lui confère une allure robuste et quelque peu trapue. Ses murs de pierre recouverts de crépi et chaulés pour éviter le pourrissement des poutres mesurent environ trois pieds d'épaisseur à la base et montent en se rétrécissant, se donnant ainsi une légère inclinaison appelée «fruit». Dans l'ouvrage *Nouvelle maison rustique* publié en 1733, l'architecte Liger mentionne: «On doit donner du fruit à une muraille autant qu'elle en demande, suivant sa portée et son usage.»

La maison Dobell s'élève sur un étage et demi et elle est coiffée d'un toit à deux versants à 42 degrés, un angle d'inclinaison fréquent à l'époque. La composition de la façade – semblable à celle du côté nord de la maison des Jésuites – est asymétrique. La maison représente assez fidèlement les toutes premières habitations rurales de la Nouvelle-France.

## LA TRADITION GÉORGIENNE

Avec sa toiture à croupes, la symétrie de ses baies et ses imposantes cheminées, le manoir Kilmarnock construit en grès vert de Sillery appartient à la tradition géorgienne. Il a été érigé dans l'ancien domaine Monceaux par le marchand et constructeur de navires John Macnider.

Le presbytère anglican (Old Rectory), la dépendance de la villa Woodfied, les églises Saint-Michel et St. Michael et l'école Bishop



Manoir Kilmarnock,  
(début 19<sup>e</sup> siècle)  
De tradition géorgienne, ce  
manoir possède des lignes  
classiques et sobres.

Mountain ont été réalisés de ce même grès de Sillery. Cette expression apparaît en 1888 dans l'ouvrage du géologue R.W. Ells, *Rapport du service géologique du Canada*:

Les grès de Sillery, qui sont très communs aux environs de Québec, ainsi qu'au sud et à l'est de Lévis, sont employés dans ces deux villes. Ils entrent pour une partie considérable dans les murs de Québec, dans la Citadelle et dans les édifices publics et privés. Employée seule dans les constructions, cette pierre de couleur vert foncé leur donne une apparence lourde et peu agréable, mais elle s'harmonise très bien avec des matériaux de teintes claires. Il existe des carrières immenses à Sillery, environ quatre milles au S.O. de Québec, ainsi qu'à la distance d'un ou deux milles au S.E de Lévis<sup>3</sup>.

#### *Le premier châtelain du manoir Kilmarnock*

John Macnider avait vu le jour dans le comté de Thrane en Écosse. Il émigre à Québec avec son cousin Mathew Macnider peu de temps après la Conquête. Ensemble, ils ouvrent une maison d'importation sur la côte de la Fabrique, qui deviendra un commerce de gros et de détail florissant dans les années 1790. John Macnider s'investit également dans l'industrie du bois, comme exportateur et constructeur de navires. Ayant acquis une certaine fortune, il achète une partie du domaine Monceaux, à Sillery, et fait ériger un manoir qu'il nomme Kilmarnock en souvenir de sa ville natale. Il s'y établit avec sa seconde épouse Angélique Stuart Ross, fille d'Angélique Cartier et de Murdock Stuart qui avaient acquis le domaine Monceaux de la famille de Jean-Antoine Panet dans les années 1780.

*John Macnider, seigneur de Métis*

Le 10 mars 1807, John Macnider achète la seigneurie de Métis qui avait été mise aux enchères après le décès de son cousin Mathew. Celui-ci l'avait acquise cinq ans plus tôt des descendants de Jean-Baptiste Peiras. Ce fonctionnaire parisien en poste à Québec l'avait pour sa part obtenue du gouverneur Frontenac en 1675. Mais ni Peiras ni les seigneurs suivants n'avaient fait d'effort pour développer Métis. John Macnider remplira ce rôle.

En 1818, il recrute une centaine de familles du comté de Thrane et assure leur transport jusqu'à Métis (à l'entrée de la Gaspésie) dans la goélette *Rebecca* qui avait été bâtie dans son chantier naval sur le chemin du Foulon. Le seigneur supportera les colons pendant les deux premières années de leur installation, raconte Alice Sharples Baldwin :

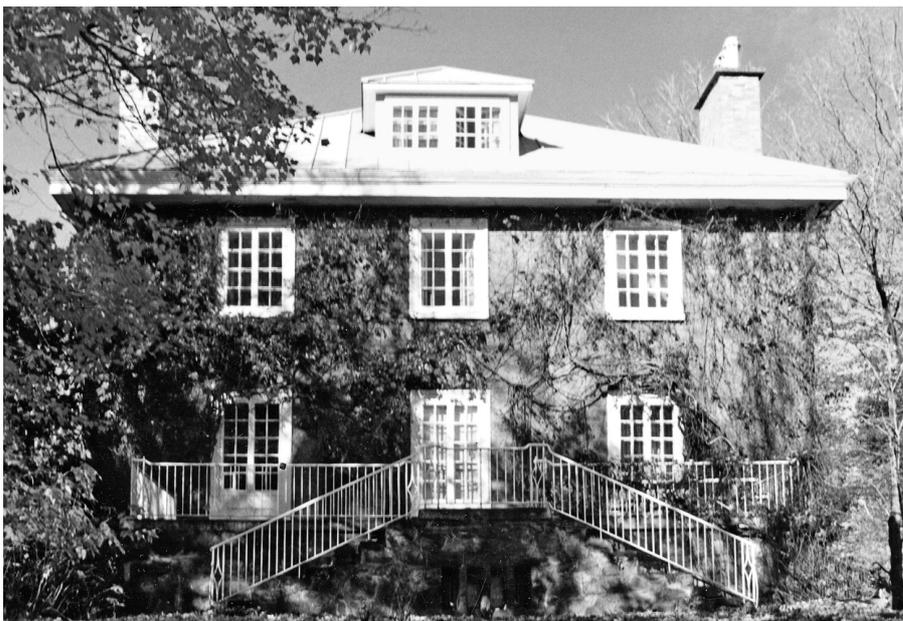
Les colons vivaient sans payer de loyer et recevaient des allocations pour leur subsistance et leur vêtement pendant les deux premières années ; chaque famille se voyait accorder du porc, de la farine, des biscuits, des pommes de terre, du beurre, du thé vert, du sucre, de la morue séchée, etc. On lui fournissait aussi un poêle, une cheminée et les instruments de base nécessaires pour défricher la terre, construire une maison et cultiver le sol. Les outils comprenaient une hache, une houe et une bêche pour chaque homme et une meule pour quatre familles. Le seigneur procurait aussi à chaque famille trois paires de couvertures, un couvre-lit (pour le lit principal) et deux paires de *mocassins*. Les vêtements grossiers indispensables étaient alloués moyennant le travail effectué <sup>4</sup>.

Conformément à ses obligations de seigneur de Métis, John Macnider rend foi et hommage au gouverneur général, se fait construire une résidence dans la seigneurie ainsi qu'un moulin banal à l'usage des colons. Angélique Macnider s'acquitte pour sa part des responsabilités de l'épouse d'un seigneur : elle visite les familles de Métis et s'informe de leur bien-être et de leur moisson. Elle reçoit en outre les dignitaires qui sont de passage dans la région. En 1822, elle accueille l'archidiacre de Québec, George Jehoshaphat Mountain, qui effectuait une tournée pastorale en Gaspésie<sup>5</sup>.

Les réalisations de John Macnider sont importantes : mise sur pied d'une entreprise de pêche au hareng, établissement d'un moulin à scie sur la rivière Métis et construction d'une cale sèche. Macnider souhaitait que Métis devienne une station-pilote sur le Saint-Laurent. Il sera également l'instigateur de l'ouverture de routes stratégiques, comme celle qui relie la vallée du Saint-Laurent au Nouveau-Brunswick.

John et Angélique Macnider décèdent en 1829 et lèguent la seigneurie de Métis à leur neveu Adam Lymburner Macnider. Celui-ci continue à s'en occuper, mais ses fils John et William<sup>6</sup> la mettent en vente. Métis est achetée par les marchands Archibald et David Ferguson. Ils en revendent

Vieux presbytère  
(milieu 19<sup>e</sup> siècle)  
Ce bâtiment élevé par  
l'évêque George Jehoshaphat  
Mountain présente les mêmes  
caractéristiques architecturales  
que le manoir Kilmarnock.



une partie au président fondateur de la Canadian Pacific Railway, George Stephen. Celui-ci se construit un camp de pêche au confluent de la rivière Métis et du Saint-Laurent et le nomme Estevan Lodge. En 1918, il le lègue à sa nièce Elsie Stephen Meighen, madame Robert Reford.

#### *Elsie Reford, créatrice des Jardins de Métis*

La propriété que reçoit Elsie Reford en héritage n'était qu'une vaste forêt d'épinettes. Audacieuse, possédant un talent exceptionnel pour l'horticulture, un goût pour les plantes exotiques et une énergie inépuisable, Elsie Reford va transformer l'environnement sauvage d'Estevan Lodge en un jardin aujourd'hui connu internationalement.

Les pavots bleus de l'Himalaya qu'elle découvre un jour à la Société royale d'horticulture de Londres l'émerveillent. Elle obtient des spécimens et les transpose à Métis dans des plates-bandes qu'elle prépare elle-même. Les pavots poussent admirablement bien. Elsie Reford écrit au botaniste Frank Kingdon-Ward, qui avait apporté cette plante en Angleterre, pour l'informer de sa réussite :

Mes pavots bleus croissent si bien que lorsque l'on déambule entre leurs massifs qui regorgent de fleurs exquises, l'on se croirait au cœur d'une vallée féerique appartenant au monde des rêves<sup>7</sup>.

La clairière de pavots bleus, l'allée royale où le parfum et la beauté des roses et des lys royaux sont réunis et les rocailles ne sont que quelques-uns des multiples bijoux des Jardins de Métis.

Les Jardins d'Elsie Reford prolongent, en quelque sorte, les initiatives de John Macnider, seigneur de Métis et châtelain du domaine Kilmarnock.

*Jacob Mountain, premier évêque anglican du diocèse de Québec*

Jacob Mountain débarque à Québec le 1<sup>er</sup> novembre 1793 avec son épouse Élisabeth et leurs quatre enfants. La famille s'établit dans la ville tout près de l'ancienne église des Récollets<sup>8</sup> qui avait été reconstruite à la suite des bombardements de 1759. L'église sera à nouveau détruite le 6 septembre 1796 par un incendie qui endommage également la résidence des Mountain. La famille déménage à Sillery dans le domaine Woodfield.

L'évêque Mountain – à qui Londres avait confié la tâche d'implanter l'Église d'Angleterre au Canada – s'investira pleinement dans l'atteinte de cet objectif. Conformément à la tradition britannique, il siège aux conseils législatifs du Bas et du Haut-Canada et profite du pouvoir que lui confère sa présence pour proposer des mesures en vue d'affaiblir l'autorité de l'épiscopat catholique et de contrôler les nominations. Dans ce même élan, il s'oppose à l'immigration de réfugiés de la France révolutionnaire pour empêcher l'accroissement des catholiques au pays. Jacob Mountain voyagera inlassablement à travers son diocèse qui s'étendait du Nouveau-Brunswick à la rivière Rouge pour diffuser l'anglicanisme. À l'été 1820, alors âgé de 71 ans, il effectue une dernière tournée pastorale à Montréal, Kingston, York et dans les missions éloignées des lacs Érié et Michigan.

À l'instar du gouverneur Robert Shores Milnes, Jacob Mountain déplore le haut taux d'analphabétisme, qui s'élevait à plus de 60% chez les Canadiens. Pendant tout le régime français, l'éducation n'avait été dispensée que dans les villes de Québec, Trois-Rivières et Montréal. C'est ainsi que la population canadienne, qui habitait majoritairement à la campagne,



Hôtel Union sur la place d'Armes  
À gauche de la gravure, on remarque l'église Holy Trinity construite par le révérend Jacob Mountain en 1804.  
(R.A. Spole, 1832, Archives de la ville de Québec, NO 16709)

ne savait ni lire ni écrire. Écoutons François-Xavier Garneau au sujet des écoles :

Les campagnes en étaient totalement dépourvues, à moins qu'on n'applique le nom d'écoles aux leçons répandues par quelques moines mendians dans leurs tournées rurales, ou à la réunion de quelques enfants par un curé ami des lettres, qui leur apprenait les premiers rudiments de la grammaire<sup>9</sup>.

Convaincu que l'éducation des enfants faciliterait l'implantation de l'Église anglicane, Jacob Mountain ne ménagera aucun effort pour créer un réseau d'écoles publiques. Il demande au gouvernement d'ouvrir des *grammar schools* dans le Bas et le Haut-Canada et recommande que l'enseignement de l'anglais soit dispensé gratuitement dans les écoles du Bas-Canada.

En 1801, le gouvernement définit une loi scolaire qui établit une sorte de département d'Instruction publique sous l'appellation «Royal Institution for Advanced Learning / Institution royale pour l'avancement des sciences». Son mandat consistera à organiser un système scolaire qui sera chapeauté par un établissement d'enseignement supérieur<sup>10</sup>. La direction de l'institution est confiée presque exclusivement à des Anglicans. L'archevêque catholique de Québec, M<sup>gr</sup> Joseph-Octave Plessis, y voit la volonté d'assimiler les Canadiens et s'objecte à l'ouverture de *grammar schools* dans les paroisses du Québec, sauf dans celles où une majorité des habitants le désireraient.

En 1824, l'archevêque, qui siégeait lui aussi au conseil législatif du Bas-Canada, s'allie au Parti canadien pour faire adopter la Loi sur les écoles de fabrique. En vertu de celle-ci, le clergé prend la direction des écoles catholiques qui sont financées à partir des fonds de la paroisse. Une nouvelle loi votée par l'Assemblée législative en 1829 accorde des subventions gouvernementales au système d'éducation catholique. Véritablement organisé entre 1841 et 1869, le système scolaire catholique demeurera presque inchangé jusqu'à la réforme des années 1960.

Les lois de 1824 et de 1829 avaient fait échec au projet scolaire de Jacob Mountain : des quelque 180 *grammar schools* ouvertes entre 1818 et 1837, toutes fermeront leurs portes faute d'élèves, la dernière en 1846. La Royal Institution for Advanced Learning et son président Jacob Mountain laisseront néanmoins un héritage majeur au Québec avec leur contribution à la mise sur pied du McGill College, qui reçoit une charte royale en 1821.

Jacob Mountain décède à Québec le 16 juin 1825. Il est inhumé sous le chœur de la cathédrale Holy Trinity qu'il avait fait construire sur l'emplacement de la chapelle des Récollets. L'épithaphe «Fondateur de l'Église d'Angleterre dans les Canadas», indique que l'évêque Jacob Mountain s'était pleinement acquitté de la tâche qui lui avait été confiée.



Bishop's College  
milieu 19<sup>e</sup> siècle)  
(T. Picken dans George J. Mountain,  
D.D., *Songs of the Wilderness :  
Being a Collection of Poems*,  
Francis & John Rivington, London,  
1846, frontispice, collection  
Bibliothèque de l'Université Bishop)

*George Jehoshaphat Mountain, troisième évêque anglican  
du diocèse de Québec*

À l'instar de son père, George Jehoshaphat Mountain fera preuve d'un grand intérêt pour la promotion de l'éducation et de l'Église anglicane, mais ne s'impliquera jamais dans la politique.

En 1819, il devient membre de la Royal Institution for Advanced Learning. Quelques années plus tard, on le retrouve professeur de théologie au McGill College, poste qu'il conservera jusqu'en 1836. Entre-temps, le 29 juin 1829, il avait été nommé principal du McGill College lors d'une cérémonie tenue pendant une rencontre des gouverneurs.

En 1843, George Jehoshaphat Mountain fonde le Bishop's College à Lennoxville «pour offrir au pays les bienfaits d'une éducation solide et libérale dans des conditions favorables» et aussi pour préparer un clergé éduqué. À l'époque, le nombre de pasteurs anglicans était insuffisant pour desservir les paroisses qui avaient été récemment créées avec l'arrivée de nombreux immigrants britanniques. Le Bishop's College obtient sa charte le 28 janvier 1853 : il pourra décerner des diplômes en théologie, en droit et en médecine.

Au cours des 27 années de son ministère, George Jehoshaphat Mountain visitera chaque mission de son diocèse au moins une fois, voyageant en canot, à la voile, en traîneau, à cheval ou à pied. Pendant les épidémies de choléra et de typhus de 1832 et de 1847 dans la région de Québec, il fera preuve d'un dévouement exemplaire en se rendant à Grosse Ile. Il se distinguera par son engagement social, s'employant à soulager pauvres, malades et prisonniers.

Il décède à Québec le 6 janvier 1863, à l'âge de 74 ans. Ses funérailles ont lieu dans la cathédrale Holy Trinity, où se presse un large public venu lui témoigner sa reconnaissance. L'évêque est enterré dans le cimetière Mount Hermon.

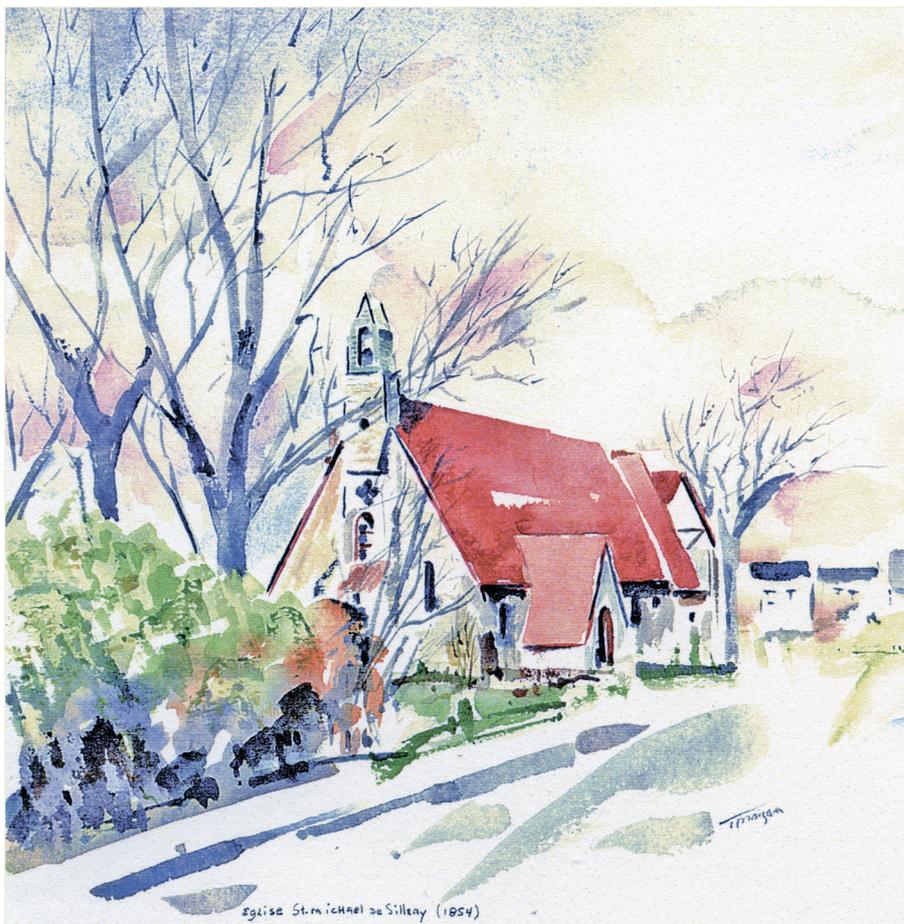
*Armine Wale Mountain, premier pasteur de l'église St. Michael*

Né à Québec le 2 juillet 1823, Armine Wale effectue ses études au University College d'Oxford. Il est ordonné prêtre en 1846 par son père George Jehoshaphat. Le jeune révérend se consacre aux soins des indigents en banlieue de la ville et occupe les fonctions de chapelain et de secrétaire de son père. En 1855, il est nommé recteur de l'église St. Michael de Sillery qu'il avait aidé à édifier. Il conservera ce poste jusqu'en 1870, alors qu'il devient recteur de l'église St. Mary à Stony Stratford, dans le comté de Buckingham, en Angleterre.

Armine Wale Mountain décède à Stony Stratford en 1885. Il repose au cimetière Mount Hermon auprès de plusieurs autres membres de la famille Mountain.

**LE NÉOGOTHIQUE ET LE PITTORESQUE À L'HONNEUR**

Semblable aux temples campagnards de la vieille Angleterre, l'église St. Michael possède les principaux attributs du style néogothique: contreforts, ouvertures en ogive, arcs trilobés et vitraux. La présence importante et chaleureuse du bois comme élément architectural ou comme pièce d'ameublement



Église St. Michael (1854)  
 (Architectes Frank Wills et  
 Jonathan Munn; Thérèse Moisan,  
 2000, gracieuseté de l'artiste)

lui confère un caractère intimiste. Comparable à une carène, la charpente du toit rappelle que l'industrie du bois connaissait son apogée au moment même de sa construction. Il est vraisemblable que l'omniprésence des chantiers de construction navale dans la région ait contribué à cet arrangement.

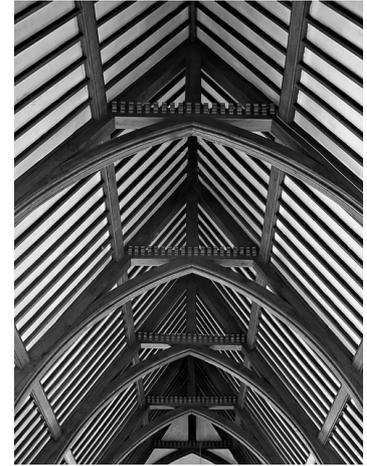
L'église St. Michael constitue un exemple bien affirmé de l'implantation du style néogothique au Canada, que recommandait à l'époque la Cambridge Camden Society / Ecclesiological Society pour les bâtiments religieux. Les ecclésiologistes souhaitaient que l'ambiance créée par ce style médiéval redonne à l'Église anglicane le rôle spirituel qu'elle semblait avoir perdu au fil du temps et que le culte devienne plus solennel et davantage empreint de symbolisme.

Le mouvement des ecclésiologistes est contemporain du mouvement pittoresque qui préconisait l'usage du néogothique dans l'architecture domestique et ceci en l'intégrant dans un environnement naturel.

### *La villa Bagatelle*

Cette villa offre un autre exemple d'une construction de style néogothique. Érigée en 1849, elle disparaît complètement dans un incendie en 1928. Elle sera rebâtie dès l'année suivante à partir de photos et d'esquisses afin de reproduire le plus exactement possible le bâtiment initial, les plans ayant disparu.

Après être demeurée dans la famille McPherson Le Moine pendant plus d'un siècle, Bagatelle est vendue en 1971 aux Immeubles Bois-de-Coulonge. La compagnie envisageait de détruire la villa pour ériger un complexe d'habitations. La ville de Sillery refusera de lui accorder un permis, mais



La charpente du toit de l'église St. Michael rappelle une carène typique de la construction navale de son époque .



Bagatelle (1849)  
Cottage érigé dans le domaine Spencer Wood par le marchand de bois Henry Atkinson  
(Thérèse Moisan, 1999, gracieuseté de l'artiste)

ne prendra aucune décision quant à son utilisation future. Bagatelle est laissée à l'abandon...

«Elle sera sauvée *in extremis* grâce à l'action et à la persévérance de citoyens du parc Le Moine qui n'ont pas accepté de voir disparaître ce précieux témoignage de leur histoire et de leur culture», raconte Andrée Dorion<sup>12</sup>. La ville de Sillery achète Bagatelle en 1984 et entreprend des travaux de restauration.

L'intimité du site enserré dans une haie de lilas nous invite aujourd'hui à flâner dans ses sentiers ombragés, à admirer son sous-bois, ses plates-bandes de roses, son bassin et ses plantes aquatiques.

### *Le pavillon d'entrée du cimetière-jardin Mount Hermon*

L'aménagement de jardins dans la tradition pittoresque qui donnait libre cours aux sensibilités naturelles, à l'asymétrie, à la variété et à l'irrégularité des formes, est à l'origine du style néogothique pittoresque. Il apparaît en Angleterre au milieu du 18<sup>e</sup> siècle lorsque l'écrivain Horace Walpole réaménage sa villa de Strawberry Hill, près de Twickenham, en sublimant les formes architecturales du Moyen Âge.

Edward Staveley a dessiné les plans du pavillon d'entrée du cimetière Mount Hermon en s'inspirant des œuvres des architectes américains Alexander J. Davis et Andrew J. Downing.

Le pavillon se distingue par une toiture à pignons aigus, une cheminée ouvragée et un fronton qui marque son entrée principale. Ses éléments décoratifs – épis de faitage en bois dentelé, enjolivements au-dessus des ouvertures, fenêtres de forme ogivale – sont empruntés au néogothique pittoresque. Ces éléments inusités, rieurs et dynamiques, expriment parfaitement son esprit.



Pavillon d'entrée du cimetière  
Mount Hermon (1848)  
Ce bâtiment est l'oeuvre de  
l'architecte Edward Staveley

Le cimetière-jardin Mount Hermon a été réalisé en 1848 par le major David R. Douglas, concepteur du Greenwood Cemetery de New York. Une promenade dans ses sentiers est révélatrice de la place qu'occupaient les Anglais, les Écossais et les Irlandais dans la région de Québec au 19<sup>e</sup> siècle. Dans ce berceau de la civilisation française en Amérique du Nord, la population anglophone atteignait 30 % en 1830 et 40 % en 1860.

La facture des monuments funéraires finement ouvragés et leur dimension souvent imposante témoignent d'un statut social élevé.

Avec ses espaces verts, ses chênes et ses pins, ses allées sinueuses tracées en respectant le relief naturel du terrain, le cimetière offre un exemple remarquable de l'esprit du pittoresque. James Le Moine en souligne la beauté :

Il y a peu de sites aussi attrayants à visiter autour de Québec, particulièrement pendant le mois de septembre, que celui de la demeure des défunts qui surplombe les rives du Saint-Laurent à Sillery – le cimetière Mount Hermon<sup>11</sup>. (Traduction de l'auteure)

### *L'église Saint-Michel*

L'arrondissement historique de Sillery peut s'enorgueillir de posséder deux églises de style néogothique, conséquence heureuse de la cohabitation des



Église Saint-Michel de Sillery et ancienne villa McInenly (1854)  
(Gérard Morisset, 1946,  
Archives nationales du  
Québec, #E6, 58, 15115-B6)



Le Christ en Croix  
Ce tableau fait partie  
d'une collection d'œuvres  
d'art acquises par le curé  
Alexandre-Eustache Maguire  
à la fin du 19<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>.  
(Antoine Plamondon, 1851)

communautés catholique et protestante. Il est aussi remarquable qu'elles aient été inaugurées à quelques semaines d'intervalle, l'église Saint-Michel le 5 novembre 1854, l'église St. Michael le 25 décembre suivant. L'église Saint-Michel a été dessinée par Goodlatte Richardson Browne et réalisée par Michael Mernagh. Elle possède des caractéristiques bien typées : fenêtres et ogives, arcs-boutants, rosaces...<sup>13</sup>

Son presbytère (ancienne villa McInenly) est démoli pendant l'époque dite de modernisation des années 1950, et l'espace de verdure qui entourait la villa, l'église et l'école est remplacé par un revêtement d'asphalte. Dans la même foulée, l'église subit de malheureuses transformations : elle est dépouillée de son retable, de sa chaire et de sa table de communion de style néogothique.

En dépit de ces pertes patrimoniales immenses, l'église Saint-Michel demeure impressionnante et fière sur son promontoire. Il est fréquent de voir des Sillerois qui s'attardent à contempler le fleuve, à observer la circulation des navires et des voiliers pendant la belle saison et à suivre les banquises qui dérivent au gré de la marée pendant la saison hivernale.

### LE NÉOCLASSICISME

La dépendance de l'ancienne villa Woodfield appartient au néoclassicisme, qui s'épanouit au début du 19<sup>e</sup> siècle avec l'architecte John Soane en réaction aux excès du rococo. Ce style s'inspire des découvertes archéologiques du 18<sup>e</sup> siècle qui avaient été effectuées à Pompéi, notamment, et qui avaient redonné vie aux traditions architecturales de la Grèce antique. La symétrie dans la composition de la façade, le fronton classique qui couronne la



Dépendance de l'ancienne  
villa Woodfield  
On retrouve au domaine  
Catarauqui un autre bâtiment  
néoclassique construit  
à la même époque.  
(Frederick Hacker vers  
1842; clocheton d'Harry  
Staveley en 1879)

porte d'entrée et l'arrondi des ouvertures lui confèrent une allure sobre et raffinée.

Le bâtiment a servi de lieu de rangement pour les instruments de jardinage et les voitures à l'époque de l'honorable William Sheppard. Il a heureusement échappé à l'incendie dévastateur de 1867 et traversé les affres du temps.

Lorsque le domaine fut converti en cimetière en 1879, la dépendance devint une chapelle. L'architecte Harry Staveley lui ajouta un clocheton, indiquant ainsi sa nouvelle fonction.

### DES VILLAS CLASSIQUES ET ROMANTIQUES

Les villas du chemin Saint-Louis s'inscrivent dans le prolongement du mouvement pittoresque. En préconisant un rapprochement avec la nature, ce mouvement sera à l'origine de grandes villas classiques et romantiques. Avec leurs baies vitrées et leurs portes-fenêtres facilitant la communication avec l'extérieur, leurs jardins d'hiver, leurs portiques et leurs longues galeries couvertes, elles intègrent l'architecture au paysage.

#### *Cataraqui*

L'histoire de cette villa commence vers 1835 lorsque le marchand de bois James Bell Forsyth se fait construire un cottage sur le chemin Saint-Louis, à proximité du domaine Kilmarnock. Il le nomme «Cataraqui» pour rappeler le nom originel de sa villa natale «Kingston».

#### CATARACOU, ROCHER QUI SURGIT DES EAUX

C'est à Cataracou localisé au confluent de la rivière du même nom et du fleuve Saint-Laurent (extrémité est du lac Ontario) que le comte de Frontenac rencontre les chefs de la Confédération des Cinq Nations, le 12 juillet 1673, et conclut une entente pour la traite des fourrures. Ces derniers l'autoriseront à construire un fort en cet endroit stratégiquement localisé à l'entrée des Grands Lacs.

En dépit de leur entente avec les Français, les Cinq Nations continuent à approvisionner les Hollandais et les Britanniques de la vallée de l'Hudson, les conditions d'échange étant plus avantageuses. Des affrontements s'ensuivent et les Français doivent abandonner le fort Frontenac. De brefs intermèdes de paix leur permettront cependant de revenir périodiquement. Ils s'y réinstallent après la signature de la Grande paix de Montréal en 1701. Le fort Frontenac redeviendra un théâtre de guerre le 25 août 1758; il tombe aux mains du lieutenant-colonel Bradstreet. Il est mis à sac et abandonné.

À la suite de l'Indépendance des États-Unis en 1783, la Grande-Bretagne achète la bourgade Cataracou de la tribu Mississauga pour y établir les loyalistes. L'endroit est renommé Kingston en l'honneur du roi George III.

En donnant le nom «Cataraqui» au cottage qu'il s'était fait construire à Sillery, James Bell Forsyth a voulu remémorer le nom originel de la ville de Kingston où il avait vu le jour le 25 décembre 1802.



#### Domaine Cataraqi

Cataraqi est le seul de tous les domaines édifiés au 19<sup>e</sup> siècle sur le chemin Saint-Louis qui existe encore avec sa villa et ses dépendances.

Forsyth appartient à une famille de commerçants associée à d'importantes compagnies londoniennes. Après des études à Kingston et à Londres, il profite des liens que son grand-père possède avec la Phyn Ellice Company et des liens de son père et de ses oncles avec la Forsyth, Richardson Company et la Lloyds Company pour lancer sa carrière. L'homme d'affaires s'établit à Québec en 1821 comme représentant de la Forsyth, Richardson Company. Il s'associe ensuite à William Walker pour fonder la Forsyth and Walker Company. En 1840, James Bell Forsyth déménage à Cataraqi Cottage avec son épouse Frances Bell et leurs quatre enfants. Lorsque son épouse décède en 1850, il vend la propriété au marchand Henry Burstall et retourne vivre à Québec.

Doué d'un sens inné des affaires, James Bell Forsyth s'implique dans le commerce de la fourrure, du bois, du thé, dans la construction de chemins de fer et dans le transport de marchandises par voiliers et par navires à vapeur. Ces activités ne l'empêchent pas cependant de participer à la vie culturelle de la ville de Québec : il est au nombre des fondateurs de la Literary and Historical Society of Québec et cofondateur du *Morning Chronicle*. James Bell Forsyth meurt subitement en 1869. Il est inhumé au cimetière Mount Hermon.

Henry Burstall acquiert Cataraqi Cottage en 1850 et demande à l'architecte Edward Staveley de le transformer en une villa. La partie centrale de l'actuel bâtiment et son annexe à l'arrière datent de cette époque.

En 1860, le gouvernement du Canada-Uni achète le domaine pour y loger son gouverneur général pendant la reconstruction de la villa Spencer Wood. On y ajoute une aile à l'est comme salle de réception. Trois ans plus

UNE «CHARCOTTE», VESTIGE DE L'ÉPOQUE DE L'INDUSTRIE DU BOIS

À partir du domaine Cataraqi, il est possible d'emprunter un sentier qui serpente dans la falaise et de parvenir directement sur le chemin du Foulon, comme on le faisait jadis.



Ce sentier est une ancienne «charcotte», un vocable sillerois né de l'expression anglaise *short cut*. À l'époque de l'industrie du bois dans les anses de Sillery, la majorité de la population parlait anglais. Les Canadiens français s'approprient l'expression *short cut* qui deviendra au fil du temps le charmant vocable «charcotte».

tard, le gouverneur retourne au domaine Spencer Wood; Cataraqi échoit au banquier Charles E. Levey. Le nouveau propriétaire fait construire une aile et une serre à l'ouest de la villa puis un portique à l'est pour rétablir l'équilibre.

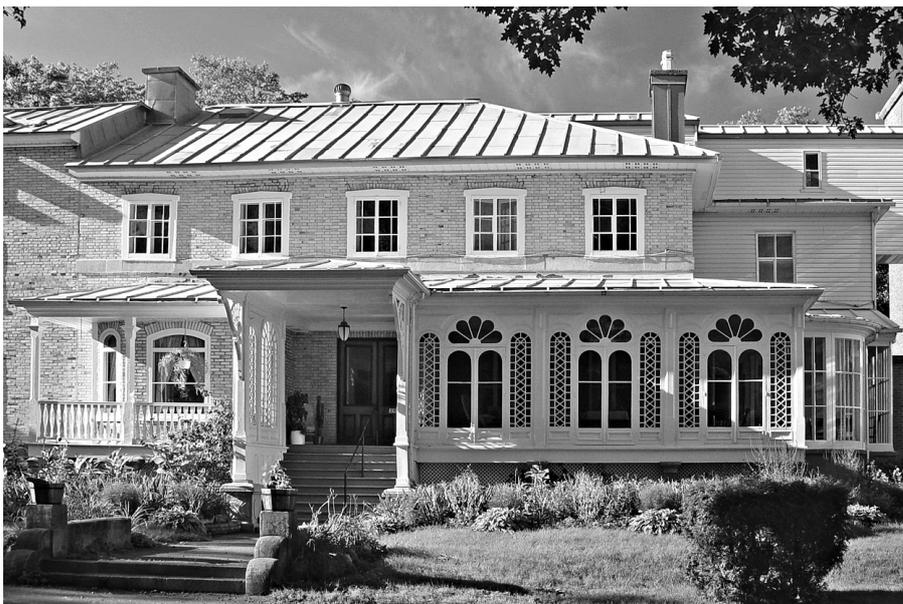
Geoffrey William Rhodes qui avait été élevé dans la propriété voisine (Benmore) achète Cataraqi de la famille Levey en 1905. Le domaine demeurera dans la famille Rhodes jusqu'au décès de Catherine en 1972.

Catherine Rhodes et son mari Percyval Tudor-Hart n'ont pas apporté de changements majeurs à la villa Cataraqi. Avec ses dépendances, elle est la seule des nombreuses villas construites sur le chemin Saint-Louis au cours du 19<sup>e</sup> siècle qui nous soit parvenue intacte à ce jour.

### *Beauvoir*

La notoriété de Beauvoir remonte à la fin des années 1830, lorsque l'homme politique Andrew William Cochran nomme ainsi la propriété qu'il vient d'acquérir entre Cataraqi Cottage et Kilmarnock. Henry Le Mesurier fils et son épouse Frances Stewart en deviendront propriétaires en 1849. L'architecte John Cliff réalise pour eux une villa magnifique. Dévorée par les flammes en 1866, elle sera reconstruite dès l'année suivante selon les plans originaux.

Beauvoir (milieu 19<sup>e</sup> siècle)  
 Une vue contemporaine  
 de la villa, propriété  
 des Pères Maristes



L'arrivée de la famille Le Mesurier à Québec remonte à l'époque de l'invasion américaine de 1812-1814.

Henry Le Mesurier père avait vu le jour le 17 novembre 1791 dans l'île Guernesey, une des îles anglo-normandes de la Manche. Jeune homme, il avait choisi la carrière militaire et avait servi en Espagne sous le général Wellington puis s'était retrouvé au Canada en 1812 pour repousser les Américains. Il était demeuré au pays et avait épousé Julie Guérout, fille de Pierre-Guillaume Guérout, commerçant et député du comté de Richelieu à l'Assemblée législative du Bas-Canada.

En 1820, Le Mesurier s'engage dans l'industrie du bois comme agent d'exportation. Un peu plus tard, il acquiert sa propre firme d'exportation et de construction maritime. Le marchand jouera un rôle actif dans la réglementation de la navigation sur le Saint-Laurent en tant que membre de la Trinity House et s'impliquera dans la plupart des entreprises financières associées à l'industrie du bois. Ses activités s'étendront encore au Bureau d'arbitrage, à la Compagnie de navigation par la vapeur entre Québec et Halifax, à l'Association de Québec et du lac Supérieur pour l'exploitation des mines, aux Compagnies de chemin de fer Québec-Richmond et Québec-Saint-Andrews et à la Compagnie du Grand Tronc.

Henry Le Mesurier décède à Québec en 1861 et est inhumé au cimetière Mount Hermon.

Son fils Henry lui avait succédé en 1853 dans le commerce d'exportation du bois, mais il ne possédait pas son sens des affaires. Après quelques années, il avait dû céder le chantier à Richard Reed Dobell.

Né dans une famille aisée de Liverpool en 1837, Richard Reed Dobell avait émigré au Canada à l'âge de 20 ans et s'était aussitôt engagé dans le commerce du bois. En 1866, il épouse Élisabeth McPherson, fille d'un sénateur de

Toronto et cousine de la famille Molson de Montréal. En 1871, Dobell achète Beauvoir, à la suite du décès d'Henry Le Mesurier. Il agrandit la villa pour recevoir ses invités avec magnificence et construit de nouvelles serres.

Entre-temps, en 1869, Richard Reed Dobell était devenu propriétaire du domaine des Jésuites sur le chemin du Foulon. Il encourage les fouilles archéologiques qu'entreprennent les abbés Charles-Honoré Laverdière et Henri-Raymond Casgrain pour identifier l'emplacement précis de la chapelle Saint-Michel, démolie dans les années 1820.

Les restes du père Énemon Massé, qui avait été inhumé sous le chœur de la chapelle en 1646, sont retrouvés. Le marchand de bois offre le terrain pour l'érection d'un monument en l'honneur du missionnaire. Trente ans plus tard, il fait à nouveau preuve de générosité en donnant une bande de terrain pour prolonger Church Road (aujourd'hui côte de l'Église) jusqu'au chemin Gomin (l'actuel boulevard René Lévesque) et ainsi relier l'église Saint-Michel à son cimetière. Dobell demande que cette section de Church Road soit nommée Maguire (nom du curé de la paroisse).

À l'instar d'autres hommes d'affaires, Richard Reed Dobell se laisse séduire par la politique. En 1878, il est élu conseiller à la municipalité de Sillery, poste qu'il conservera plusieurs années. Il sera également élu à la Chambre des communes et ministre dans le cabinet Laurier de 1896 jusqu'au jour de son décès, le 14 janvier 1902. Richard Reed Dobell avait succombé aux blessures qu'il avait subies en tombant de cheval à Folkestone dans le Kent. Son épouse Élisabeth McPherson meurt en 1922. Le domaine est alors vendu au diocèse de Québec.

### *Spencer Grange*

La villa Spencer Grange – résidence de l'écrivain sir James McPherson Le Moine – se retrouve dans un détour de l'histoire lors de la Deuxième Guerre



Spencer Grange (1844)  
Une vue contemporaine  
de la villa où vécut sir  
James McPherson Le  
Moine de 1858 à 1912.

## MAXIMILIEN DE HABSBOURG, EMPEREUR DU MEXIQUE

L'impératrice Zita n'était pas la première des Habsbourg à avoir vécu en Amérique du Nord. Quelque 80 ans plus tôt, elle avait été précédée par l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>...

À la fin des guerres napoléoniennes, des révolutions avaient éclaté en Amérique du Sud et l'Argentine, le Chili, le Pérou, la Colombie, le Venezuela et le Mexique avaient brisé leurs liens de dépendance avec l'Espagne. En quête de gloire militaire après l'humiliante défaite de Waterloo, Louis XVIII ordonne à l'Armée française d'envahir l'Espagne qui se préparait à destituer Ferdinand VII. La France rétablit le despote sur son trône et l'encourage à restaurer le pouvoir des Bourbons dans ses anciennes colonies d'Amérique. Louis XVIII estime même que les pays de la Sainte-Alliance pourraient soutenir une expédition militaire dans le Nouveau Monde.

La nouvelle consterne la Grande-Bretagne. Elle craint que l'œuvre du général James Wolfe et du premier ministre William Pitt, laquelle visait à chasser les Français d'Amérique, ne soit réduite à néant. Son ministre des Affaires étrangères propose que la Grande-Bretagne et les États-Unis avertissent la France et l'Espagne de ne pas intervenir. Thomas Jefferson et James Madison conseillent au président James Monroe d'accepter la proposition, mais le secrétaire d'État John Quincy Adams est plutôt d'avis que les États-Unis définissent leur propre politique. Le 2 décembre 1823, James Monroe informe les puissances européennes que l'Amérique n'est plus ouverte à la colonisation et que toute tentative de leur part pour y étendre leur influence sera considérée comme «dangereuse pour notre paix et sécurité». Il déclare que son pays n'interviendra pas dans les conflits européens ou internationaux et qu'il s'attend, en retour, à ce que l'Europe se tienne à l'écart des affaires américaines. L'énoncé satisfait la Grande-Bretagne; il sera connu comme la «Doctrine Monroe».

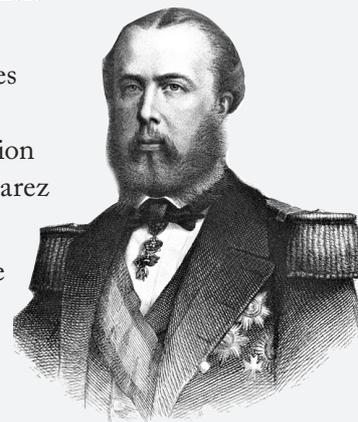
Trente-cinq ans plus tard, des réformes constitutionnelles entraînent une guerre civile entre les conservateurs et les libéraux mexicains. Des conservateurs exilés à Paris demandent à Napoléon III d'intervenir et de rétablir la monarchie. En 1861, le libéral Benito Juarez Garcia devient président de la République mexicaine. En même temps, la guerre de Sécession se déclare aux États-Unis entre les États de l'Union et ceux de la Confédération. Napoléon III y voit l'occasion de contrer les Américains sur leur propre continent...

L'Armée française envahit le Mexique en 1862. Deux ans plus tard, Maximilien I<sup>er</sup> de Habsbourg débarque à Veracruz avec son épouse Charlotte. L'homme de paille de Napoléon III est faible et naïf et s'embourbe rapidement dans le maelström politique mexicain : les conservateurs le trouvent trop libéral et les libéraux rejettent la présence d'un monarque étranger dans leur pays. Qui plus est, la majorité de la population approuve le gouvernement de Benito Juarez Garcia, lequel bénéficie du support des États-Unis.

La guerre de Sécession prend fin à l'été 1865 avec la victoire des Nordistes (États de l'Union); elle désenchante Napoléon III qui avait espéré celle des Sudistes. Pendant ce temps, le Congrès américain qui redoutait l'implantation de la France au sud du Rio Grande reconnaît le gouvernement de Benito Juarez Garcia et somme Napoléon III de retirer ses troupes du Mexique.

Napoléon III réalise qu'il s'enfonce dans une cause perdue; il abandonne l'empereur à son triste sort. L'Armée impériale est défaite à Queretaro par les forces républicaines et Maximilien I<sup>er</sup> de Habsbourg est destitué. Il sera fusillé en 1867 sur l'ordre de Benito Juarez Garcia.

La république mexicaine est restaurée en 1867.





Le château de Schönbrunn, résidence d'été de Charles I<sup>er</sup> de Habsbourg et de l'impératrice Zita, à Vienne.

mondiale. À la demande du cardinal Rodrigue Villeneuve, les Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc avaient mis la villa (alors appelée Saint-Joseph) à la disposition de l'archiduchesse Zita, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie.

#### *Zita, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie à Sillery*

Zita, fille du prince Robert de Bourbon, duc de Parme, et de la duchesse Maria Antonia de Bragance, avait vu le jour en Italie en 1892. Elle rencontre Charles de Habsbourg, petit-neveu de l'empereur François Joseph et de l'impératrice Élisabeth de Bavière dite Sissi, à l'occasion d'un séjour au château familial de Schwarzau en banlieue de Vienne. Zita et Charles tombent en amour. Leur mariage est célébré le 21 octobre 1911.

L'empereur François Joseph décède en 1916 et, en l'absence d'héritiers présomptifs, Charles de Habsbourg monte sur le trône austro-hongrois. Le fils unique de l'empereur, Rodolphe, avait été trouvé sans vie avec sa maîtresse la baronne Marie Vetsera au pavillon de chasse de Mayerling, en 1889, et son neveu, François Ferdinand, ainsi que son épouse, la duchesse de Hohenberg, avaient été assassinés à Sarajevo le 28 juin 1914. Cet événement avait déclenché la Première Guerre mondiale.

Charles I<sup>er</sup> arrive au pouvoir en pleine guerre; ses efforts en vue d'assurer la pérennité de l'Empire des Habsbourg seront vains. Il sera même forcé de signer un acte d'abdication à la suite de la victoire finale des forces de la Triple Entente sur les empires allemand et austro-hongrois, le 11 novembre 1918. C'est l'effondrement de la monarchie autrichienne et la fin de la dynastie des Habsbourg qui avaient régné sur une grande partie de l'Europe pendant 640 ans.

L'empereur déchu, son épouse Zita et leurs enfants trouvent refuge en Suisse. À l'automne 1921, après deux tentatives infructueuses de restauration en Hongrie, la famille impériale est conduite en exil dans l'île de Madère. Charles meurt de pneumonie le 1<sup>er</sup> avril 1922 à l'âge de 35 ans.

Zita se rend en Espagne puis en Belgique. Elle vivra dans ce pays avec ses enfants jusqu'en 1939. Les événements qui se déroulaient en Allemagne lui font craindre pour la vie des siens et tout particulièrement pour celle de son fils aîné Othon, prétendant au trône. Zita part pour l'Amérique avec sa famille. Après un bref séjour à Royalston au Massachusetts, l'archiduchesse décide de s'établir à Québec, souhaitant que ses enfants continuent leurs études dans des établissements catholiques de langue française.

Accompagnée de quatre de ses huit enfants, de sa mère, de sa sœur et de sa dame de compagnie, la comtesse de Kersenbrock, l'archiduchesse Zita emménage dans la villa Spencer Grange au mois d'octobre 1940<sup>15</sup>. Elle inscrit Élisabeth au Collège Jésus-Marie et Charles-Louis, Rodolphe et Charlotte à l'École des sciences sociales, économiques et politiques de l'Université Laval, où enseignait le philosophe Charles De Koninck, ex-professeur de l'Université de Louvain. Charles-Louis reçoit son diplôme en 1942, Rodolphe et Charlotte en 1943, Élisabeth en 1944.

L'archiduchesse demeurera à Spencer Grange jusqu'au moment de son retour en Europe en 1949. Elle décède en Suisse en 1989. Sa dépouille mortelle est ramenée à Vienne. Zita a droit à des funérailles dans la cathédrale Saint-Étienne et au repos éternel dans la crypte des Capucins, panthéon des Habsbourg. La crypte abrite aussi un monument à la mémoire de son époux Charles, qui est enterré à Funchal, dans l'île de Madère.

### LE STYLE SECOND EMPIRE

La résidence du D<sup>r</sup> Arthur Lavoie offre un exemple intéressant du style Second Empire qui fut très en vogue dans la construction domestique de Sillery au 19<sup>e</sup> siècle. Ce style architectural se caractérise par son toit à la Mansart, qui avait été introduit en France au 17<sup>e</sup> siècle par François Mansart. Il connaît une renaissance sous Napoléon III et atteint son apogée entre 1865 et 1880 en Amérique du Nord.



Résidence de style  
Second Empire (1898)  
sur la côte de l'Église

Il est intéressant de rappeler que des bâtiments avec un toit à la Mansart avaient été construits en Nouvelle-France dès le 17<sup>e</sup> siècle. Mais à la suite des sinistres de 1682, 1686, 1701 et 1713, les intendants Bégon et Dupuy interdirent son utilisation dans leurs ordonnances de 1721 et 1727 :

[...] les toits brisés, dits à la mansarde, ne sont à proprement parler que des maisons de bois posées et entées sur des maisons de pierre, et que la quantité de plates-formes, fermes, entrants, jambes de force, arêtières, pannes de brisis, poinçons, faitages et autres, qui n'en sont que les principales parties, et qui supposent encore bien d'autres pièces, font sur le bâtiment une forêt de bois, dont l'expérience n'a que trop fait connaître le danger en ce pays.

[...] nous défendons de faire de ces toits brisés, sans notre expresse permission et ordonnons qu'il ne sera fait dorénavant que des toits à deux égouts...<sup>16</sup>

Diplômé de l'Université Laval en 1888, Arthur Lavoie pratique d'abord la médecine pendant trois ans au Massachusetts où avaient émigré des milliers de Canadiens français en quête de travail. Ceux-ci avaient créé des paroisses françaises et catholiques, ouvert des écoles, fondé des associations et des journaux... reconstituant en quelque sorte le milieu de vie qu'ils avaient quitté.

À son retour au pays, le D<sup>r</sup> Lavoie exerce sa profession dans sa résidence de la Côte de l'Église. Il prodigue également des soins aux malades des municipalités environnantes. Et pour mieux les rejoindre, on raconte qu'il avait acquis une des premières autoneiges fabriquées par Joseph-Armand Bombardier. Chercheur avant-gardiste, le D<sup>r</sup> Lavoie fabrique des vaccins dans un laboratoire attenant à sa demeure, en collaboration avec des médecins américains. Il est également un citoyen engagé en tant que conseiller municipal pendant 15 ans et membre de la Commission scolaire Saint-Colomb.

#### L'EXIL DES CANADIENS FRANÇAIS EN NOUVELLE-ANGLETERRE

L'invention du *cotton gin* en 1794 – une machine qui sépare les fibres de coton des gousses de graines – avait conduit à l'industrialisation rapide de la Nouvelle-Angleterre au milieu du 19<sup>e</sup> siècle. L'industrie du bois était alors en plein essor au Québec et les habitants des villes profitaient de l'élan économique qui s'ensuivait. Mais pour les habitants des campagnes (beaucoup s'y étaient installés après la prise de Québec) la vie demeurait à bien des égards celle qui prévalait pendant le régime français.

L'accroissement de la population paysanne, couplé au morcellement des terres telles que transmises sous le régime seigneurial, avait créé une rareté du sol cultivable. Cette situation, renforcée par des méthodes archaïques de culture qui épuisaient le sol au lieu d'en augmenter la productivité ainsi qu'une industrialisation insuffisante dans les villes, incitera les jeunes gens à chercher du travail dans les usines de la Nouvelle-Angleterre. À défaut de statistiques précises, on a estimé qu'environ 1 000 000 de Canadiens français avaient quitté le Québec entre 1830 et 1900.

Maison de style boomtown  
(1916) sur la côte de l'Église  
(Collection privée)



Le Dr Lavoie puisait sans doute l'énergie nécessaire à ces activités exigeantes dans la détente que lui procurait la pratique de la voile sur le Saint-Laurent. Membre actif du Québec Yacht Club<sup>17</sup> – un des plus anciens club de yachting en Amérique du Nord après celui de New York – il remporte plusieurs trophées sur ses voiliers *Ariane* et *Sarcelle*. Il décède en 1938.

### UNE RÉSIDENCE DE STYLE BOOMTOWN

Avec son toit plat agrémenté d'une importante corniche en façade et d'une longue galerie couverte, cette résidence de la Côte de l'Église appartient au style Boomtown, un modèle architectural adopté dans l'Ouest du Canada au tournant du 20<sup>e</sup> siècle. À cette époque, des communautés surgissaient du jour au lendemain avec l'arrivée des ouvriers de la construction du chemin de fer transcanadien et leurs familles. Le développement rapide des villes dans la région a donné naissance à cette architecture fonctionnelle.

Cette résidence bientôt centenaire est habitée depuis sa construction par des descendants du seigneur Pierre Boucher.

#### *Des ancêtres célèbres*

Pierre Boucher débarque à Québec en 1635 avec son père Gaspard Boucher, sa mère Nicole Lemaire, ses frères et ses soeurs. Deux ans plus tard, à l'âge de 15 ans, il accompagne les Jésuites chez les Algonquins, les Hurons et les Iroquois et apprend leur langue. De retour à Québec en 1641, il devient interprète auprès du gouverneur Charles Huault de Montmagny et s'initie au métier des armes.

Pierre Boucher travaille ensuite au fort de Trois-Rivières. Ses connaissances linguistiques et militaires le rendent vite indispensable dans les négociations qui opposent Hurons et Mohawks. En 1653, il défend le fort pendant neuf jours et remporte une victoire inespérée sur les Mohawks. Il est

promu gouverneur de Trois-Rivières. À la suite de son voyage à Versailles en 1661 et de l'envoi du régiment Carignan-Salières, Pierre Boucher est considéré comme un sage par le gouverneur Saffray de Mézy et par les officiers militaires qui sollicitent ses conseils.

Le seigneur Boucher avait épousé Jeanne Crevier en 1652; elle lui donnera 15 enfants<sup>18</sup>. Leur fille aînée Marie épouse René Gaultier de Varennes et de la Vérendrye, officier du régiment Carignan-Salières. Avec l'accord du gouverneur Rémy de Courcelle, Pierre Boucher confie son poste de gouverneur de Trois-Rivières à son gendre et s'établit dans sa seigneurie des îles Percées, qui sera nommée Boucherville.

Marie et René auront neuf enfants. Leur fils Pierre et leur petit-fils Louis-Joseph se sont rendus célèbres, comme nous l'avons vu au chapitre 3, en faisant reculer les frontières de la Nouvelle-France jusqu'aux montagnes Rocheuses.

À l'époque de l'industrie du bois, Jean-Baptiste, descendant de Marie Boucher et de René Gaultier de Varennes et de la Vérendrye, s'établit sur le chemin du Foulon et travaille comme équarisseur. Son fils, lui aussi appelé Jean-Baptiste, s'intéresse aux affaires municipales: il est élu conseiller en 1900 puis maire à la suite du décès du marchand de bois John Sharples. Son élection mettait fin au règne ininterrompu des marchands britanniques et irlandais à la tête de la municipalité depuis sa fondation.

**T**OUT AU LONG DES ÉTAPES IMPORTANTES DE L'HISTOIRE CANADIENNE, les pierres de Sillery ont eu le bonheur d'être témoins de personnages qui ont véritablement marqué leur époque.

Il est étonnant que le Sillery contemporain ait conservé autant de vestiges du passé. D'autres pierres n'ont malheureusement pas survécu aux affres du temps, par exemple l'hôpital des Hospitalières augustines sur le chemin du Foulon, lequel fut vraisemblablement la première institution du genre au Canada. On peut aussi croire que les murs du château Spencer Wood, entourés de ce que l'on considérait comme les plus beaux jardins au Canada, auraient probablement eu d'intéressants secrets à nous révéler...



Blason de la ville de Sillery  
Ce blason, qui apparaissait sur la façade de l'Hôtel de ville jusqu'à ce que Sillery fasse partie de l'agglomération urbaine de Québec, avait été conçu en 1956 à l'occasion du centenaire de la ville. La croix de Malte rappelle que Noël Brulart de Sillery appartenait à cet Ordre de chevalerie, les barillettes proviennent des armoiries de la famille Brulart, le navire évoque l'époque du commerce du bois. Le listel porte la devise *Non multa sed multum / La qualité prime sur la quantité*. Trois feuilles d'érable avaient été placées à l'origine entre les barillettes. Elles furent supprimées par le Conseil de ville en 1965.